

AU MILIEU DU MONDE

*Michel Houellebecq*  
**Plateforme**

roman

Flammarion



Michel Houellebecq

# Plateforme

Flammarion



*Plus sa vie est infâme, plus l'homme y tient ;  
elle est alors une protestation,  
une vengeance de tous les instants.*

Honoré de BALZAC



Première partie

TROPIC THAIĬ



Mon père est mort il y a un an. Je ne crois pas à cette théorie selon laquelle on devient *réellement adulte* à la mort de ses parents ; on ne devient jamais *réellement adulte*.

Devant le cercueil du vieillard, des pensées déplaisantes me sont venues. Il avait profité de la vie, le vieux salaud ; il s'était démerdé comme un chef. « T'as eu des gosses, mon con... me dis-je avec entrain ; t'as fourré ta grosse bite dans la chatte à ma mère. » Enfin j'étais un peu tendu, c'est certain ; ce n'est pas tous les jours qu'on a des morts dans sa famille. J'avais refusé de voir le cadavre. J'ai quarante ans, j'ai déjà eu l'occasion de voir des cadavres ; maintenant, je préfère éviter. C'est ce qui m'a toujours retenu d'acheter un animal domestique.

Je ne me suis pas marié, non plus. J'en ai eu l'occasion, plusieurs fois ; mais à chaque fois j'ai décliné. Pourtant, j'aime bien les femmes. C'est un peu un regret, dans ma vie, le célibat. C'est surtout gênant pour les vacances. Les gens se méfient des hommes seuls en vacances, à partir d'un certain âge : ils supposent chez eux beaucoup d'égoïsme et sans doute un peu de vice ; je ne peux pas leur donner tort.

Après l'enterrement, je suis rentré à la maison où mon père avait vécu ses dernières années. Le corps avait été découvert une semaine auparavant. Déjà,

près des meubles et dans le coin des pièces, un peu de poussière s'était accumulée ; dans l'embrasement d'une fenêtre, j'aperçus une toile d'araignée. Le temps, donc, l'entropie et toutes ces choses prenaient doucement possession de l'endroit. Le congélateur était vide. Dans les placards de la cuisine il y avait surtout des sachets-repas individuels Weight Watchers, des boîtes de protéines aromatisées, des barres énergétiques. J'ai déambulé dans les pièces du rez-de-chaussée en grignotant un sablé au magnésium. Dans la chaufferie, j'ai fait un peu de vélo d'appartement. À soixante-dix ans passés, mon père jouissait d'une condition physique bien supérieure à la mienne. Il faisait une heure de gymnastique intensive tous les jours, des longueurs de piscine deux fois par semaine. Le week-end il jouait au tennis, pratiquait le vélo avec des gens de son âge ; j'en avais rencontré quelques-uns au funéraire. « Il nous entraînait tous !... s'était exclamé un gynécologue. Il avait dix ans de plus que nous, et sur une côte de deux kilomètres il nous mettait encore une minute dans la vue. » Père, père, me dis-je, que ta vanité était grande. Dans l'angle gauche de mon champ de vision je distinguais un banc de musculature, des haltères. Je visualisai rapidement un crétin en short – au visage ridé, mais par ailleurs très similaire au mien – gonflant ses pectoraux avec une énergie sans espoir. Père, me dis-je, père, tu as bâti ta maison sur du sable. Je pédalais toujours mais je commençais à m'essouffler, j'avais légèrement mal aux cuisses ; je n'étais pourtant qu'au niveau un. Repensant à la cérémonie, j'étais conscient d'avoir produit une excellente impression générale. Je suis toujours rasé de près, mes épaules sont étroites ; ayant développé un début de calvitie vers la trentaine, j'ai décidé de me couper les cheveux très court. Je porte généralement des costumes gris, des

cravates discrètes, et je n'ai pas l'air très gai. Avec mes cheveux ras, mes lunettes fines et mon visage renfrogné, baissant légèrement la tête pour écouter un mix de chants funéraires chrétiens, je me sentais très à l'aise dans la situation – beaucoup plus à l'aise que dans un mariage, par exemple. Les enterrements, décidément, c'était mon truc. Je m'arrêtai de pédaler, toussai légèrement. La nuit descendait sur les prairies environnantes. Près de la structure de béton dans laquelle s'encastrait la chaudière, on distinguait une tache brunâtre imparfaitement nettoyée. C'est là qu'on avait retrouvé mon père, le crâne brisé, vêtu d'un short et d'un sweat-shirt « *I love New York* ». La mort remontait à trois jours, selon le médecin légiste. On aurait pu à l'extrême rigueur conclure à un accident, il aurait pu glisser sur une flaque d'huile ou je ne sais quoi. Cela dit, le sol de la pièce était parfaitement sec ; et le crâne était fendu à plusieurs endroits, un peu de cerveau s'était même répandu sur le sol ; on avait, plus vraisemblablement, affaire à un meurtre. Le capitaine Chaumont, de la gendarmerie de Cherbourg, devait passer me voir dans la soirée.

De retour dans le salon j'allumai le téléviseur, un Sony 16/9<sup>e</sup> à écran de 82 cm, son *surround* et lecteur de DVD intégré. Sur TF1 il y avait un épisode de *Xena la Guerrière*, un de mes feuilletons préférés ; deux femmes très musclées vêtues de brassières métalliques et de minijupes en peau se défiaient de leurs sabres. « Ton règne n'a que trop duré, Tagrathâ ! s'exclamait la blonde ; je suis Xena, la guerrière des Plaines de l'Ouest ! » On frappa à la porte ; je baissai le son.

Dehors, la nuit était tombée. Le vent secouait doucement les branches dégouttantes de pluie. Une fille d'environ vingt-cinq ans, de type nord-africain,

se tenait dans l'entrée. « Je m'appelle Aïcha, dit-elle. Je faisais le ménage chez monsieur Renault deux fois par semaine. Je suis venue récupérer mes affaires.

— Eh bien... dis-je, eh bien... » Je fis un geste qui voulait être accueillant, une espèce de geste. Elle entra, jeta un regard rapide sur l'écran de télévision : les deux guerrières luttaient maintenant au corps à corps, à proximité immédiate d'un volcan ; je suppose que le spectacle a son côté excitant, pour certaines lesbiennes. « Je veux pas vous déranger, dit Aïcha, j'en ai pour cinq minutes.

— Vous ne me dérangez pas, dis-je ; rien ne me dérange, en fait. » Elle secoua la tête comme si elle comprenait, ses yeux s'attardèrent un instant sur mon visage ; elle devait sans doute évaluer la ressemblance physique avec mon père, peut-être en inférer un degré de ressemblance morale. Après quelques secondes d'examen elle se retourna, gravit l'escalier qui menait aux chambres. « Prenez votre temps, fis-je d'une voix étouffée, prenez tout votre temps... » Elle ne répondit rien, n'interrompit pas son ascension ; probablement est-ce qu'elle n'avait même pas entendu. Je me rassis sur le canapé, épuisé par la confrontation. J'aurais dû lui proposer d'enlever son manteau ; c'est ce qu'on propose aux gens, normalement, d'enlever leur manteau. Je pris alors conscience qu'il faisait horriblement froid dans la pièce – un froid humide et pénétrant, un froid de caveau. Je ne savais pas allumer la chaudière, je n'avais pas envie d'essayer, maintenant mon père était mort et j'aurais dû m'en aller tout de suite. Je passai sur FR3 juste à temps pour suivre la dernière manche de *Questions pour un champion*. Au moment où Nadège, du Val-Fourré, annonçait à Julien Lepers qu'elle remettait son titre en jeu pour la troisième reprise, Aïcha apparut dans l'escalier, un léger sac de voyage à l'épaule. J'éteignis la télévision, marchai rapidement vers elle. « J'ai toujours eu beau-

coup d'admiration pour Julien Lepers, lui dis-je. Même s'il ne connaît pas spécifiquement la ville ou le village dont le candidat est originaire il parvient toujours à prononcer un mot sur le département, la mini-région; il possède une connaissance au moins approximative de son climat, de ses beautés naturelles. Et, surtout, il connaît la vie: les candidats sont pour lui des êtres humains, il sait leurs difficultés et il sait leurs joies. Rien de ce qui constitue la réalité humaine des candidats ne lui est tout à fait étranger ni hostile. Quel que soit le candidat il parvient à le faire parler de son métier, de sa famille, de ses passions – enfin de tout ce qui, à ses yeux, peut constituer une vie. Assez souvent les candidats participent à une fanfare, une chorale; ils s'investissent dans l'organisation d'une fête locale, ou se dévouent à une cause humanitaire. Leurs enfants, fréquemment, sont dans la salle. On retire en général de l'émission l'impression que les gens sont heureux, et soi-même on se sent plus heureux et meilleur. Vous ne trouvez pas ? »

Elle me regarda sans sourire; ses cheveux étaient ramassés en chignon, son visage peu maquillé, ses vêtements plutôt sobres; une fille sérieuse. Elle hésita quelques secondes avant de dire d'une voix basse, que la timidité enroutait un peu: « J'aimais bien votre père. » Je ne trouvai rien à lui répondre; ça me paraissait bizarre, mais après tout possible. Le vieil homme devait avoir des histoires à raconter: il avait voyagé en Colombie, au Kenya, ou je ne sais où; il avait eu l'occasion d'observer des rhinocéros à la jumelle. Chaque fois qu'on se voyait il se bornait à ironiser sur mon statut de fonctionnaire, sur la sécurité qui en découlait. « T'as trouvé la bonne planque... » répétait-il sans dissimuler son mépris; c'est toujours un peu difficile, dans les familles. « Je fais des études d'infirmière, poursuit Aïcha, mais comme je suis partie de chez mes parents je suis obligée de faire des

ménages.» Je me creusai la tête pour trouver une réponse appropriée : aurais-je dû l'interroger sur le niveau des loyers à Cherbourg ? J'optai finalement pour un « Eh oui... » dans lequel je tentai de faire passer une certaine compréhension de la vie. Cela parut lui suffire, elle se dirigea vers la porte. Je collai mon visage à la vitre pour observer sa Volkswagen Polo qui faisait demi-tour dans le chemin boueux. Sur FR3 il y avait un téléfilm rural qui devait se dérouler au XIX<sup>e</sup> siècle, avec Tchéky Karyo dans le rôle d'un ouvrier agricole. Entre deux leçons de piano, la fille du propriétaire – lui-même interprété par Jean-Pierre Marielle – accordait certaines privautés au séduisant campagnard. Leurs étreintes avaient lieu dans une étable ; je sombrai dans le sommeil au moment où Tchéky Karyo arrachait avec énergie sa culotte en organza. La dernière chose dont j'eus conscience, c'est d'un plan de coupe sur un petit groupe de porcs.

Je fus réveillé par la douleur, et par le froid ; j'avais dû m'endormir dans une mauvaise position, mes vertèbres cervicales étaient paralysées. Je toussai violemment en me relevant, mon souffle emplissait de buée l'atmosphère glaciale de la pièce. Étrangement la télévision diffusait *Très pêche*, une émission TF1 ; j'avais donc dû m'éveiller, ou du moins atteindre un niveau de conscience suffisant pour actionner la télécommande ; je n'en conservais aucun souvenir. L'émission de la nuit était consacrée aux silures, poissons géants dépourvus d'écailles, devenus plus fréquents dans les rivières françaises par suite du réchauffement du climat ; ils affectionnaient particulièrement les abords des centrales nucléaires. Le reportage s'attachait à faire la lumière sur certains mythes : les silures adultes, c'est vrai, atteignaient des tailles de trois à quatre mètres ; on avait même pu signaler, dans la Drôme, des spécimens dépas-

sant les cinq mètres ; tout cela n'avait rien d'in vraisemblable. Il était par contre absolument exclu de voir ces poissons manifester un comportement carnassier, ou s'attaquer aux baigneurs. La suspicion populaire qui entourait les silures semblait en quelque sorte se communiquer à ceux qui se consacraient à leur pêche ; la petite confrérie des pêcheurs de silures était mal acceptée au sein de la famille plus large des pêcheurs. Ils en souffraient, et souhaitaient profiter de l'émission pour redresser cette image négative. Certes, ils ne pouvaient se prévaloir de motifs gastronomiques : la chair du silure était rigoureusement immangeable. Mais il s'agissait d'une très belle pêche, à la fois intelligente et sportive, qui n'était pas sans analogie avec celle du brochet, et qui méritait de faire davantage d'adeptes. Je fis quelques pas dans la pièce sans parvenir à me réchauffer ; je ne supportais pas l'idée de coucher dans le lit de mon père. Finalement je montai chercher des oreillers et des couvertures, m'installai tant bien que mal dans le canapé. J'éteignis juste après le générique du *Silure démystifié*. La nuit était opaque ; le silence également.



Tout parvient à une fin, et la nuit y comprise. Je fus tiré d'une léthargie saurienne par la voix, claire et sonore, du capitaine Chaumont. Il s'excusait, il n'avait pas eu le temps de passer la veille. Je lui proposai un café. Pendant que l'eau chauffait il installa son portable sur la table de la cuisine, brancha l'imprimante. Ainsi, il pourrait me faire relire et signer ma déposition avant de partir ; j'eus un murmure d'approbation. La gendarmerie, trop accaparée par les tâches administratives, souffrait de ne pas avoir suffisamment de temps à consacrer à sa véritable mission : l'enquête ; c'est ce que j'avais pu déduire de différents magazines télévisés. Il approuva cette fois avec chaleur. Voilà un interrogatoire qui partait sur de bonnes bases, dans une atmosphère de confiance réciproque. Windows démarra avec un petit bruit joyeux.

La mort de mon père remontait à la soirée ou la nuit du 14 novembre. Je travaillais ce jour-là ; je travaillais le 15 également. Évidemment j'aurais pu prendre ma voiture, tuer mon père, faire l'aller-retour dans la nuit. Qu'est-ce que je faisais dans la soirée ou la nuit du 14 novembre ? À ma connaissance, rien ; rien de notable. Je n'en gardais en tout cas aucun souvenir ; ça remontait pourtant à moins d'une semaine. Je n'avais ni partenaire sexuelle régu-

lière, ni véritablement d'ami intime ; dans ces conditions, comment se souvenir ? les journées passent, et c'est tout. Je jetai un regard navré sur le capitaine Chaumont ; j'aurais aimé l'aider, ou au moins l'orienter vers une direction de recherches. « Je vais consulter mon agenda... » dis-je. Je n'attendais rien de cette démarche ; curieusement, pourtant, il y avait un numéro de portable à la date du 14, en dessous d'un prénom : « Coralie ». Quelle Coralie ? C'était n'importe quoi, cet agenda.

« J'ai la cervelle comme un tas de merde... fis-je avec un sourire désabusé. Mais je sais pas, j'étais peut-être à un vernissage.

— Un vernissage ? Il attendait patiemment, les doigts à quelques centimètres au-dessus du clavier.

— Oui, je travaille au ministère de la Culture. Je prépare des dossiers pour le financement d'expositions, ou parfois de spectacles.

— Des spectacles ?

— Des spectacles... de danse contemporaine... Je me sentais radicalement désespéré, envahi par la honte.

— En somme, vous travaillez dans l'action culturelle.

— Oui, c'est ça... On peut dire ça comme ça. » Il me fixait avec une sympathie nuancée de sérieux. Il avait conscience de l'existence d'un secteur culturel, une conscience vague mais réelle. Il devait être amené à rencontrer toutes sortes de gens, dans sa profession ; aucun milieu social ne pouvait lui demeurer complètement étranger. La gendarmerie est un humanisme.

Le reste de l'entretien se déroula à peu près normalement ; j'avais déjà assisté à des téléfilms de société, j'étais préparé à ce type de dialogue. Connaissais-je des ennemis à mon père ? Non, mais pas d'amis non plus, à vrai dire. De toute façon, mon père n'était pas

suffisamment *important* pour avoir des ennemis. Qui pouvait profiter de sa mort ? Eh bien, moi. À quand remontait ma dernière visite ? Probablement au mois d'août. Il n'y a jamais grand-chose à faire, au bureau, en août, mais mes collègues sont obligés de partir parce qu'ils ont des enfants. Je reste à Paris, je fais des parties de solitaire sur ordinateur et je prends un week-end prolongé aux alentours du 15 ; voilà le cadre de mes visites à mon père. Au fait, avais-je de bonnes relations avec mon père ? Oui et non. Plutôt non, mais j'allais le voir une ou deux fois par an, c'est déjà pas si mal.

Il hocha la tête. Je sentais que ma déposition touchait à sa fin ; j'aurais aimé en dire plus. Je me sentais pris pour le capitaine Chaumont d'une sympathie irraisonnée, anormale. Déjà, il chargeait son imprimante. « Mon père était très sportif ! » lançai-je avec brusquerie. Il leva vers moi un regard interrogateur. « Je ne sais pas... fis-je en écartant les mains avec désespoir, je voulais juste dire qu'il était très sportif. » Avec un geste de dépit, il lança l'impression.

Après avoir signé ma déposition, je reconduisis le capitaine Chaumont à la porte. J'avais conscience d'être un témoin décevant, lui dis-je. « Tous les témoins sont décevants... » répondit-il. Je méditai quelque temps sur cet aphorisme. Devant nous s'étendait l'ennui illimité des champs. Le capitaine Chaumont remonta dans sa Peugeot 305 ; il me tiendrait au courant de l'avancement de l'enquête. Pour le décès d'un ascendant direct, on dispose dans la fonction publique d'un congé de trois jours. J'aurais donc parfaitement pu rentrer en flânant, acheter des camemberts locaux ; mais je pris tout de suite l'autoroute pour Paris.

Je passai ma dernière journée de congé dans différentes agences de voyages. J'aimais les catalogues de vacances, leur abstraction, leur manière de réduire

les lieux du monde à une séquence limitée de bonheurs possibles et de tarifs ; j'appréciais particulièrement le système d'étoiles, pour indiquer l'intensité du bonheur qu'on était en droit d'espérer. Je n'étais pas heureux, mais j'estimais le bonheur, et je continuais à y aspirer. Selon le modèle de Marshall, l'acheteur est un individu rationnel cherchant à maximiser sa satisfaction compte tenu du prix ; le modèle de Veblen, par contre, analyse l'influence du groupe sur le processus d'achat (suivant que l'individu veut s'y identifier, ou au contraire s'y soustraire). Le modèle de Copeland démontre que le processus d'achat est différent suivant la catégorie de produit/service (achat courant, achat réfléchi, achat spécialisé) ; mais le modèle de Baudrillard-Becker estime que consommer, c'est aussi produire des signes. Au fond, je me sentais plus proche du modèle de Marshall.

De retour à mon travail, j'annonçai à Marie-Jeanne que j'avais besoin de vacances. Marie-Jeanne est ma collègue ; c'est ensemble que nous préparons les dossiers d'expositions, que nous œuvrons pour la culture contemporaine. C'est une femme de trente-cinq ans, aux cheveux blonds et plats, aux yeux d'un bleu très clair ; je ne sais rien de sa vie intime. Sur le plan hiérarchique, elle est dans une position légèrement supérieure à la mienne ; mais c'est un aspect qu'elle préfère éluder, elle s'attache à mettre en avant le travail d'équipe au sein du service. Chaque fois que nous recevons la visite d'une personnalité réellement importante – un délégué de la Direction des arts plastiques, ou un membre du cabinet du ministre – elle insiste sur cette notion d'équipe. « Et voici l'homme le plus important du service ! s'exclame-t-elle en pénétrant dans mon bureau, celui qui jongle avec les bilans comptables et les chiffres... Sans lui, je serais complètement perdue. » Ensuite, elle rit ; les visiteurs

à l'ambassade de France. Je suis loin d'être un indigent, le dossier sera facile à traiter. Il restera certainement même pas mal d'argent sur mon compte; je ne sais pas qui en héritera, sans doute l'État, ou des parents très éloignés.

Contrairement à d'autres peuples asiatiques, les Thaïs ne croient pas aux fantômes, et éprouvent peu d'intérêt pour le destin des cadavres; la plupart sont enterrés directement à la fosse commune. Comme je n'aurai pas laissé d'instructions précises, il en sera de même pour moi. Un acte de décès sera établi, une case cochée dans un fichier d'état civil, très loin de là, en France. Quelques vendeurs ambulants, habitués à me voir dans le quartier, hocheront la tête. Mon appartement sera loué à un nouveau résident. On m'oubliera. On m'oubliera vite.

N.01ELJN000210.N001